

DANIEL BOUGNOUX

Grenade comme « autre scène » et métaphore

« Une folie doit veiller sur la pensée. »

Jacques Derrida

Dans le beau format de sa première édition en collection blanche (1963), mon exemplaire du *Fou d'Elsa* est devenu, d'années en années, l'ouvrage le plus abîmé, taché, tavelé de ma bibliothèque ; un *Fou* en loques emporté, en 1971, sur la route de l'Inde jusqu'à la tombe du poète Djâmi, bien visible près d'Hérat comme le mentionne le texte (p. 419-420). Chaque reprise de ces pages frappe d'émerveillement et de stupeur : comment le même homme, alors requis par le travail de forçat de l'*Histoire parallèle de l'URSS* et par ses responsabilités hebdomadaires à la direction des *Lettres françaises*, ou au Comité central du parti communiste, eut-il le temps et la tête d'écrire simultanément ce livre ? Comme *La Semaine sainte* ou *Les Communistes* déjà, *Le Fou d'Elsa* excède l'échelle individuelle ; et nous voici, lecteurs, dans l'embarras des prétendants devant l'arc d'Ulysse, comment le manier ? Qu'allons-nous en tirer ?

Pourtant, ce *poème* (comme dit Aragon lui-même pour nommer ces quatre cent cinquante pages) a déjà pénétré la mémoire populaire avec les airs chantés par Jean Ferrat, Marc Ogeret ou Monique Morelli : « Tout ce que l'homme fut de grand et de sublime... », « Que ce soit dimanche ou lundi... », « Les mains d'Elsa », « Le bouquet » ou le « Chant des vauriens » en sont extraits, au risque de masquer l'économie ou la stratégie générale du grand poème par la beauté miroitante des petits. Comment une mise en scène du *Fou d'Elsa*, ou le simple lecteur d'aujourd'hui, vont-ils partager les passions profondes qui poussèrent Aragon à se dépasser avec ce sommet de lui-même, qui coïncide avec un point culminant de notre littérature ?